L'école industrielle à la Bella-Tola, FAVJ du 21 juillet 1904 – version Jean-Luc Aubert de Genève, avec nos remerciements.

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE À LA BELLA-TOLA

Feuille d'avis de La Vallée. - 1904 : n° 29 (jeudi 21 juillet), p. 3

Aurons-nous le beau, aurons-nous la pluie ? – Telles étaient les paroles qu'échangeaient parents, maîtres et élèves au départ du premier train, ce lundi 4 juillet.

En effet, il était permis de se poser une telle question, car de très beau qu'il était la veille, le ciel s'était subitement assombri pendant la nuit et à 5 h ½, il était peu rassurant. Néanmoins le départ a lieu car le baromètre n'a pas fléchi.

Le but de la course est la Bella-Tola, sommité à 3026 m, d'accès très facile, située entre le val d'Anniviers et la vallée de Tourtemagne, au centre du Valais.

À 12 h ½ la colonne, forte de 48 enfants (dont 16 jeunes filles) et de 24 grandes personnes dont 12 dames, débarque à Sierre. Les sacs chargés sur deux voitures, on se met aussitôt en marche sous un soleil de plomb. La vallée du Rhône est rapidement traversée et la montée commence à partir de Chippis : montée dure et assez pénible. Quelques uns tirent la langue et trouvent qu'il fait bien chaud, mais enfin, avec de la volonté et de fréquentes haltes, chacun arrive à Niouc.

De Niouc à Fang la route est excellente, toute la troupe avance facilement. Des précipices bordent, il est vrai, la route mais elle est large et il n'y a aucun danger. L'horizon s'élargit, les montagnes du flanc gauche de la vallée apparaissent les unes après les autres. Cette partie inférieure du val d'Anniviers est extrêmement sauvage. Tout au fond d'une gorge profonde, la Navizence roule ses flots avec un fracas de tonnerre. Des pentes très rapides entrecoupées de parois de rochers à pic sont couvertes de belles forêts. Ici et là un hameau étale ses chalets brunis par le temps.

Les pas s'ajoutent aux pas et nous voici bientôt à Fang, mais c'est à St-Luc que nous devons aller, et il faut encore 1 h ½.

Personne ne perd courage, la montée se fait lentement, c'est vrai car le soleil est toujours très chaud. Y est-on bientôt ? – Est-ce encore bien loin ? – C'est le refrain général, des grands comme des petits !

Toutefois, à 6 heures, les derniers arrivent et tout le monde est en parfaite santé. Rapidement les chambres sont distribuées, tandis que se présente le souper. Inutile de dire que chacun y fait honneur.

Les enfants sont envoyés au lit à 9 heures. Il est grand jour encore, mais il s'agit de se lever de bonne heure le lendemain et 6 à 7 heures de repos ne sont pas de trop.

St-Luc est un grand village situé le long d'une pente assez rapide regardant le sud. Les champs de céréales et les prairies fourragères occupent tout autour une surface assez considérable.

St-Luc est aussi une station d'étrangers d'un genre très select. Deux grands et somptueux hôtels en reçoivent chaque année un très grand nombre.

Le temps, qui était menaçant pendant l'après-midi est maintenant tout à fait beau. Sous les rayons du soleil couchant l'altière pyramide du Cervin s'illumine majestueusement. Une légère brise agite le feuillage des arbres. Tout fait prévoir le beau pour le lendemain et assure la réussite de notre projet.

À 4 h ½ tout le monde est debout. Les préparatifs de départ, chargement des mulets, etc. prennent un peu de temps et ce n'est qu'à 5 h ½ que nous nous mettons en route.

La journée promet d'être belle. Tous sont gais et dispos, pleins de courage. Nous avons en tête un guide sûr et expérimenté qui nous a rassuré de la façon la plus positive sur les soi-disant dangers de la Bella-Tola. Dans de pareilles conditions, ce serait vraiment extraordinaire que notre caravane n'arrivât pas au sommet !

La montée est une vraie promenade. Voici bientôt la forêt où à côté d'énormes mélèzes, on remarque d'innombrables aroles. D'innombrables buissons de rhododendrons splendidement fleuris s'étalent entre les troncs : le coup d'œil est merveilleux.

Insensiblement, on s'élève, les sommets surgissent et leurs neiges immaculées resplendissent au soleil du matin. Le chemin traverse les gazons émaillés des plus belles fleurs de la flore alpine. C'est un émerveillement.

La Bella-Tola se montre à son tour et le chemin qui en zigzag atteint le sommet rassure les plus timides. Bientôt tous sont engagés le long des lacets du sentier qui n'offre aucun, mais aucun danger. À partir de 2900 m environ, il quitte

les gazons et gravit en biais une pente pas très forte, couverte d'éboulis.

Mais le temps a l'air de se gâter, le brouillard accourt à toute vitesse et c'est enveloppé de toute part que les 72 personnes qui constituent notre caravane atteignent le sommet. Ce n'est pas très drôle quand même, gravir un sommet de 3000 m pour admirer un panorama qui n'a pas son pareil et se trouver noyés dans les brumes, dans tous les cas ce n'est pas de la chance.

Attendrons-nous que le soleil revienne ? – Un coup de tonnerre significatif et une averse de grésil ! – Voilà la réponse à la question que nous nous posons intérieurement. Il n'y a donc pas d'indécision et séance tenante, après avoir passé quelques minutes sur la sommité nous prenons le chemin de la descente qui doit nous amener au col de Meiden.

Le brouillard s'est dissipé, quelques rayons de soleil filtrent à travers les nuages. Complètement rassurés sur l'issue de la course, nous nous engageons sur les vastes champs de neige du Pas-du-Bœuf. La traversée a duré trente cinq minutes, montre en main et ce fut une promenade délicieuse. Pas l'ombre d'un danger : on voudrait glisser ou rouler, qu'on ne pourrait pas. La neige est un peu molle, les pas se marquent facilement, on n'enfonce pas du tout.

Arrivés en vue du col de Meiden sur une petite arête qui sépare le Borterthal de la Meidenalp, halte générale : on déboucle les sacs au contenu desquels chacun réserve le sort que l'on sait.

Le ciel est de nouveau très pur : le Weisshorn, le Brunegghorn, le Barrhorn, et bien d'autres, dressent dans l'azur leurs cimes étincelantes.

Ce fut un moment sans pareil, le plus beau de la course que cette halte d'une heure au Pas-du-Bœuf. La joie est générale, le contentement et l'enthousiasme se peignent sur tous les visages. Pas un enfant ne montre le moindre signe de fatigue. Et dire que l'on nous avait représenté cette traversée du Pas-du-Bœuf sur la neige comme offrant des difficultés. Nous en avons cherché et nous n'en avons point trouvé, parce qu'il n'y en a pas, tout simplement.

L'heure la plus délicieuse a toujours une fin ! – Nous nous en apercevons bien quand la nécessité de poursuivre la descente nous oblige à nous arracher au panorama merveilleux qui nous domine. Elle s'effectue d'abord sur des éboulis alternant avec des taches de neige, puis sur des gazons fleuris.

Le ciel se couvre, des nuées significatives poussées par le vent du sud voilent maintenant les cimes. Nous pressons un peu le pas en essuyant toutefois une légère averse rafraîchissante au moment où nous atteignons la forêt. Cette forêt : un véritable enchantement. Des mélèzes géants alternant avec les aroles moussus et sur le sol des parterres de rhododendrons fleuris. Où que l'on jette les yeux, c'est rouge, tout rouge de rhododendrons. Ah ! Pourquoi cette malencontreuse averse ? – Nous serions descendus délicieusement, tandis que cela a été une course au clocher.

À travers une éclaircie nous distinguons les chalets de Gruben ou Meiden (c'est tout un). Quelques minutes encore et nous voilà tous à l'hôtel Schwarzhorn sains et saufs. Les derniers arrivent à 2½ h.

On aurait pu croire que les enfants se montreraient fatigués et abattus. Pas le moins du monde ! – À peine ont-ils pris possession de leurs chambres et fait un brin de toilette que les voilà dehors, jouant à cache-cache, organisant des courses de vitesse, courant dans le village, etc. C'était un vrai plaisir que de les regarder.

A 6½ heures la soupe sonne. La salle à manger est trop exiguë pour nous contenir tous. Aussi première édition : les enfants, seconde édition : les grandes personnes. Et peu après en avant marche au lit… les premiers seulement. Toutefois à 11 heures, plus personne debout !

Le lendemain, troisième journée de course, le temps est splendide, les séracs du grand glacier de Tourtemagne et les pentes vertigineuses et glacées des Diablons étincellent dans le ciel bleu. Coquin de sort ! – Si nous avions tardé d'un jour nous jouissions d'un temps merveilleux pour la traversée de la Bella-Tola. Mais qui peut savoir à l'avance le temps qu'il veut faire ? – Enfin ne nous plaignons pas trop, nous avons été déjà fort bien partagés.

A 7½ heures nous quittons Gruben pour redescendre la vallée de Tourtemagne et reprendre le train à la gare de Tourtemagne. Gruben est le seul hameau de toute la vallée, hameau d'été seulement où les gens de Tourtemagne viennent habiter avec leurs troupeaux qui comprennent plus de 800 pièces de gros bétail.

La vallée de Tourtemagne est peut-être la plus sauvage, la plus pittoresque de toutes les vallées qui s'ouvrent sur le Rhône.

Du haut en bas, c'est une fissure gigantesque dans la montagne. Point de replats, de plateaux, comme dans les autres. De la rivière, en somme peu encaissée, des pentes rapides, et très boisées s'élèvent jusqu'à la crête des monts. Il n'y a point de route, rien qu'un petit chemin muletier où l'on chemine un à un.

La vallée est encore très peu fréquentée par les étrangers. Il n'y vient que des touristes ama-

teurs de pittoresque et de la tranquille sérénité de la montagne. Les snobs ne la connaissent pas. Tant mieux ! – Et puissent-ils l'ignorer longtemps encore ! – Un fait qui en dit long : il n'existe aucune vue photographique de la vallée, reproduite sur carte postale.

La descente sur Tourtemagne est un enchantement. Le sentier côtoie la rivière écumeuse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et passe à deux ou trois reprises sur des coulées d'avalanches. Plus loin il s'engage sous le frais ombrage des mélèzes et des sapins qui atteignent des dimensions gigantesques.

Cette descente sur Tourtemagne aura laissé à chacun des souvenirs ineffaçables : elle a eu lieu le matin, par la fraîcheur, donc dans les meilleures conditions pour savourer le charme qui s'en dégage.

Nous oublions un point : Gruben n'a ni télégraphe, ni téléphone, mais bien un bureau postal où le courrier à mulet monte et descend une fois par jour.

A Tourtemnagne, après un savoureux petit dîner, nous reprenons le train et à 10 heures tout notre monde rentre au bercail, joyeux, content plein d'enthousiasme… et prêt à recommencer.

Nous ne voudrions pas terminer cet article sans adresser des remerciements très sincères à la Compagnie Pont-Brassus, aux Chemins de fer fédéraux qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour nous faciliter le trajet en chemin de fer, exceptionnellement long, que nous avions à effectuer. Nous remercierons tout aussi bien le personnel des hôtels de St-Luc et de Gruben à qui incombait la tâche point facile de loger nos 72 participants, notre guide, M. J. Antille à St-Luc et son porteur, dont nous avons pu apprécier les excellents services, nos voituriers et muletiers, tous ceux enfin qui out contribué à la réussite pleine et entière de notre course.

Et maintenant la preuve est faite : l'École industrielle a été à la Bella-Tola, avec garçons et 18 jeunes filles, dont une n'a pas 12 ans. Tous ont très bien marché et n'ont pas éprouvé la moindre difficulté. Douze dames ont également fait la course et six au moins d'entre elles ont effectué le trajet complet de Sierre à Tourtemagne, tout à pied. Parmi les messieurs, l'un d'eux est âgé de 71 ans sonnés.

Quel avantage, direz-vous, les enfants retirent-ils de courses de ce genre, gardent-ils une impression bien nette de ce qu'ils ont vu ? – Oui, nous le croyons et par expérience, car nous avons gardé de certains tableaux admirés lors d'une course à Salvan, faite en 1886 dans les mêmes conditions, des impressions aussi vives qu'au premier jour.

Est-il possible que la sauvage beauté de nos Alpes n'impressionne pas nos enfants ? – Les impressionner voilà notre but et la course le moyen ! – Plus tard, encore hanté par la majesté des sites entrevus, l'enfant, devenu homme, voudra retourner dans ce monde si différent du sien. Il sera peut-être conquis par la passion, l'amour ardent de la montagne et son plus grand plaisir sera d'y aller passer un jour, deux jours ou davantage selon ses moyens. Et qu'on le sache bien, les courses de montagne constituent le plus puissant dérivatif contre les jouissances factices et souvent malsaines que nous a peu à peu amenées la civilisation.

En résumé, notre course a admirablement réussi, nous en conserverons le meilleur souvenir et si d'ici deux ans rien ne se met à l'encontre de nos projets, l'École industrielle retournera dans les Alpes !

S. A.